

A-FILIATREULT & CIE

EDITEURS-PROPRIETRES

FEUILLETON du 'CANARD'

Voyages très extraordinaires

DE Saturnin Farandoul Dans les 5 ou 6 parties du monde et dans tous les pays connus et même inconnus de M. Jules Verne.

DEUXIEME PARTIE LES DEUX AMERIQUES

Le tour du monde en plus de quatre-vingts jours.

—Honneur aux dames ! dit-il, accablé sous le poids de toutes les fa veurs dont vous me comblez si généreusement, je n'ai pu encore faire connaissance avec mes épouses ! je serais impardonnable si j'oubliais plus longtemps celles qui ont consenti à devenir les fleurs de mon foyer.

Bravo ! bravo ! cria toute l'assistance, nous allons vous conduire triomphalement à votre domicile. La musique municipale vous attend dans la rue.

Brigham Young avait disparu et avec lui quelques sombres figures qui ne s'étaient pas mêlées à la joie générale.

Les anciens prirent place à la tête du cortège. Farandoul et ses épouses, Mandibul et les siennes et les familles des matelots vivrent ensuite. On se mit en marche aux sons de l'air national mormon, chanté en chœur par toute la foule :

Le grand roi Salomon avait bien trois cents femmes ! etc.

La villa de Farandoul était charmante, le goût le plus pur avait présidé à l'aménagement de toutes les pièces.

Après quelques dernières acclamations poussées sous les fenêtres le cortège était parti pour installer Mandibul et les matelots. Un personnage, qui semblait être le grand maître des cérémonies, avait laissé un papier entre les mains de Farandoul, c'était la copie de son acte de mariage.

—Très-bien ! dit Farandoul, je vais enfin connaître les petits noms de mes aimables fractions ! Faisons d'abord l'appel pour voir s'il n'y a pas d'erreur et si quelque épouse de Mandibul ne s'est pas mêlée parmi les miennes. Commengons :

Sidonie Brulovif, 26 ans, née à Bordeaux ;

Lodoiska Ratakowska, 30 ans, née à Cracovie ;

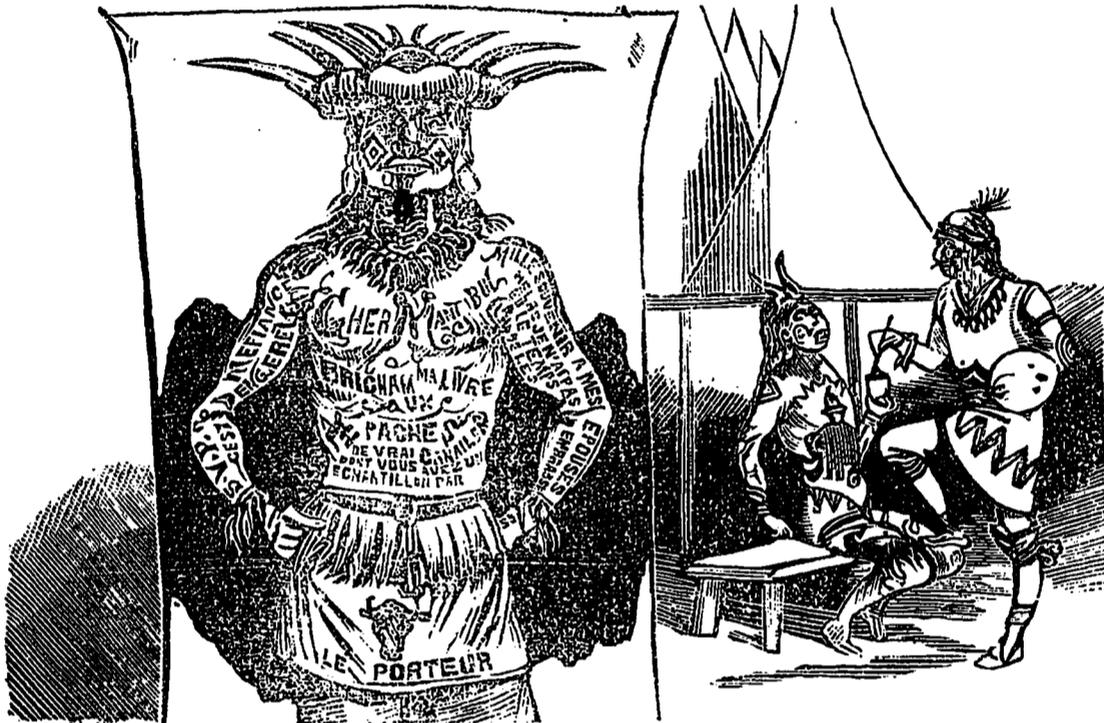
Balthazarde Marcassoul, 18 ans, née à Marseille ;

Chloé Vanderbouf, 30 ans, née à San-Francisco ;

Athénais Plumet, 32 ans, née à Paris ;

Calypso Zanguebar, négresse, âge et lieu de naissance inconnus ;

Théodosia Niggins, 18 ans, née à New-York ;



La lettre de Farandoul au recto de Bison-Rouge.

Cora Millington, 16 ans, née à Chicago ;
 Dolores Castanetta, 22 ans, née à Mexico ;
 Diana Pikkington, 17 ans, née à Philadelphie ;
 Pulchérie O'Cobbler, 35 ans, née à Baltimore ;
 Angéline Farthing, 26 ans, née à Dublin ;
 Olga Biscornoff, 22 ans, née à Saint-Petersbourg ;
 Juanita Pacheco, 18 ans, née à Lima ;
 Clarisse Dickinson, 25 ans, née à Liverpool ;
 Kaoula Ka ou-lin, 28 ans, née à Litchou-fou, près Pékin ;
 Marguerite Schumaker, 20 ans née à Berlin.

Aucune erreur ne fut découverte, chaque dame répondit à l'appel, et Farandoul avec satisfaction, constata qu'elles étaient en vérité charmantes; Brigham Young avait eu bon goût. Saturnin se promit de l'en remercier.

Les bagages arrivèrent. Farandoul tout songeur, procéda à son installation.

Dans sa vie, les événements se pressaient avec une telle rapidité, qu'ils lui laissaient à peine le temps de la réflexion. Vingt-deux jours auparavant, il se trouvait encore au Brésil ; il avait fait sans désemparer quinze jours de bateau à vapeur et six jours de chemin de fer, en prenant à peine le temps de régler ses comptes à New-York. Enfin, il n'était mormon que depuis six heures, et déjà dix-sept

épouses faisaient l'ornement de son foyer, et déjà il était Evêque !... Un coup de sonnette le tira de ses réflexions, les dix-sept dames s'éclipserent et le laissèrent seul avec le visiteur.

Celui-ci venait tout simplement le prévenir qu'une réunion du conseil des anciens avait lieu le soir même et que Brigham Young priait le nouvel évêque de l'honneur de sa présence, si la fatigue de son voyage le lui permettait.

—Je vous suis ! dit Farandoul. Et l'inépuisable Saturnin, après quelques mots dits aux dames, sortit sur les pas du messager de Brigham Young.

Hélas ! l'heure de la tranquillité, après tant de dures aventures, n'avait pas encore sonné pour notre héros. De nouveaux périls étaient suspendus sur sa tête ; l'infâme Brigham Young, inquiet et jaloux, avait jugé prudent de faire disparaître l'homme qui pouvait devenir pour lui un dangereux rival !

La nuit était venue ; notre héros s'aventurait dans la sombre avenue qui mène au Grand Temple Mormon ; sans défiance aucune, il n'avait pas remarqué que des ombres le suivaient sans bruit, et que d'autres ombres se dérobaient derrière chaque arbre.

Sa pensée se reportait vers ses dix-sept épouses, vers l'avenir souriant qui s'ouvrait devant lui. Aucun point noir à l'horizon, aucun nuage sur son ciel...

Tout à coup un cri de hibou retentit derrière lui, une trombe d'étoiles hu-

maines tomba sur ses épaules avant qu'il pût se reconnaître, et malgré sa résistance désespérée, l'entendit renversé, garrotté et bâillonné.

Ces hommes étaient masqués ! Farandoul crut pourtant reconnaître parmi eux deux familiers de Brigham Young entrevus au banquet. Il comprit tout !

Les chevaux avaient été amenés, les bandits attachèrent solidement Farandoul sur le plus fringant de ces coursiers et sautèrent en selle à leur tour.

La cavalcade, sans prononcer une parole, s'engagea ventre à terre dans la direction de la campagne ; après une course de deux heures, on s'arrêta sur la lisière d'un bois ; quelques cris de hibou furent poussés, d'autres répondirent et un nouveau groupe de cavaliers se présenta.

Ces cavaliers étaient des Peaux-Rouges. A la clarté de la lune Farandoul entrevit des tatouages bizarres, accentuant encore la férocité des figures, des casaques de peau, des coiffures de guerre ornées de plumes d'aigle et de vautour, des selles garnies d'horribles scalp.

—Voilà l'homme ! dit le chef des séides de Brigham Young.

—C'est bien ! répondit un Indien de haute stature, notre père le visage pâle aux cent femmes est un grand chef, son ennemi mourra ! Les guerriers apaches et les visages pâles du grand lac Salé sont amis, les guerriers rouges pourront aller chercher l'eau de feu dans leur ville, la hache de guerre est enterrée pour toujours !

Hugh ! Le cheval qui portait Farandoul avait été entouré par les Indiens, les deux troupes se séparèrent.

On galopa toute la nuit. De temps en temps un Indien s'assurait de la solidité des cordes qui retenaient le captif ; Farandoul dormait. Au lever du soleil, un brusque arrêt du cheval le réveilla, on était arrivé.

Au milieu d'une grande clairière bordée de hauts arbres, le tableau pittoresque d'un campement se présenta à ses yeux, vaguement estompé dans la brume du matin.

Autour de quelques feux devant lesquels rôtissaient des pièces de venaison pour le repas du matin, une vingtaine d'indiens étaient réunis. Farandoul put admirer au grand jour l'éclat de leurs peintures, l'étrangeté de leurs costumes et la beauté de leurs armes.

Les cordes qui l'attachèrent au cheval furent coupées, et le prisonnier toujours garrotté mais débâillonné, fut jeté sur un tertre de gazon sous la surveillance de deux hommes. Puis toute la troupe, réunie devant le feu, se mit tranquillement à déjeuner sans songer à rien offrir au captif. Cela ne faisait pas l'affaire de Farandoul, rendu furieux par quelques plaisanteries en langue apache dont il avait saisi le sens sans comprendre les paroles.

—Hô ! s'écria Farandoul en anglais, les guerriers rouges sont donc des femmes timides, qu'il cherchent à abattre les forces de l'homme blanc en le privant de nourriture ! Honte sur les guerriers rouges !

—L'homme blanc doit mourir, que lui importe un repas de plus ou de moins ? répondit l'un des Indiens.

—Non pas, dit un autre, l'homme blanc est brave, il a droit à la nourriture des guerriers. Le visage pâle sera attaché en bonne santé au poteau de la guerre.

A partir de ce jour, Farandoul, presque délié, put prendre part aux repas des Indiens. Lui aussi tenait à rester alerte et solide, pour profiter de toute occasion de fuite qui se présenterait. Il avait compris qu'on voulait l'amener vivant jusqu'au village de la tribu pour le scalper ensuite en cérémonie, petite partie de plaisir dont il entendit souvent les Indiens se promettre la jouissance, pendant les neuf jours que dura le voyage.

Farandoul, par sa bravoure, avait gagné les bonnes grâces et la considération de ses gardiens, mais par malheur il n'avait pu trouver aucune occasion de leur fausser compagnie. Cela le contrariait beaucoup en songeant à ses dix-sept épouses dont l'inquiétude devait être immense.

Sa mauvais humeur redoubla quand, un beau matin, étant arrivé après une marche de nuit au village apache, il se vit, en descendant de cheval, conduire parmi des flots de population rouge, jusqu'à un poteau peint de différentes couleurs et orné de trophées, élevé sur une éminence au centre du village.

C'était le poteau de la guerre ! Il comprit que le moment fatal appro-